

## Prélude

---

**D**isparue le lundi 24 novembre 1997, le jour où je faisais paraître mon premier livre, Barbara ne m'aura jamais connu biographe. Pour elle, je resterai à jamais un jeune chanteur...

Enfant, je croisais la silhouette de « la longue dame brune » dans les shows, inventifs et incontournables, de Maritie et Gilbert Carpentier qui ont marqué les années 1970. Là, lovée dans son rocking-chair, cheveux d'ébène, visage pâle, lèvres carmin, jetant un sort à chaque fin de phrase de sa voix envoûtante, elle interprétait des chansons intimistes en forme d'incantations.

Aussi ai-je longtemps conservé d'elle l'image d'une sorcière cerclée d'oiseaux de proie, dont le maquillage, la beauté vénéneuse, les habits noirs me rappelaient la redoutable reine de *Blanche-Neige*. Par la suite, j'apprendrais qu'elle façonnait son personnage en lisant des traités de magie noire et qu'elle refusait nombre de prestations à la télévision dans le souci de ne pas effrayer les enfants.

À l'âge de quinze ans, grâce un documentaire télévisé de François Reichenbach, tourné en 1978, à L'Olympia et dans des salles de province, je découvre une autre Barbara. Si, sur scène, on la voit qui joue de son art de tragédienne, elle se montre drôle, volubile, infantile dans l'intimité des coulisses.

Conquis par ce personnage en clair-obscur, je me procure d'emblée son dernier disque : un superbe double album blanc enregistré en *live* à L'Olympia, dont la pochette, ornée d'un aigle noir au recto, s'ouvre sur un orageux décor de mer, conçu d'après une photo sépia de Patrick Ullmann. À l'écoute de « Quand ceux qui vont », « La mort », « Marienbad », « Il automne », « Perlimpinpin », « Mon enfance », « À peine », « Le soleil noir »... je prends soudain conscience que la chanson – dont j'appréciais jusque-là l'aspect « pop » – peut flirter avec l'art majeur. Car tous ces titres empreints de poésie moderne au service de l'expression des sentiments contrastés, alliés à une musicalité sophistiquée et à une esthétique gothique, ne sont autres que le prolongement contemporain des œuvres de Verlaine, Rimbaud ou Baudelaire.

En novembre 1981, lorsque je vais écouter la diva sous le chapiteau de Pantin, où la communion avec le public prend l'allure d'une véritable défonce scénique, je gravis une marche fondamentale sur l'escalier du « beau ». Et scelle un pacte définitif avec Barbara.

Précisons que, pendant mes années lycéennes, je déploie toute mon énergie pour réaliser mon rêve : devenir un auteur-compositeur-interprète de renom. Pour ce faire, je me produis dans des centres culturels, enregistre des maquettes de fortune et, muni du *Guide du showbiz*, contacte des gens du métier susceptibles de s'intéresser à mes premières créations.

En ces années 1980, de look, de fric et de toc, où la chanson quitte son aspect expressif pour devenir une industrie, la plupart de mes courriers restent sans réponse. Si toutefois on consent à me contacter, c'est pour m'expliquer que mon « produit » est trop poétique et personnel pour trouver un public et que, de ce fait, il me faut l'adapter au format indolore et rythmique des *eighties*.

Sur l'album *Seule* (1981) de Barbara figure « Précý jardin », une ballade intime qui évoque le village où, entre la musique

du clocher de l'église et les fragrances des fleurs entourant sa maison, la chanteuse s'épanouit dans la paix.

Son œuvre étant d'essence autobiographique, je comprends d'emblée qu'elle habite à Précy-sur-Marne (77) et, à la rentrée de 1983, lui fais parvenir une cassette de mes chansons. Au fil des semaines, j'oublie mon envoi jusqu'à ce fameux jour que je raconte dans cet article publié en 1984 dans le magazine *Paroles et musique* :

Le 11 février 1984, la veille de mes vingt ans, il pleuvait ou il ne pleuvait pas ? J'ai oublié la couleur du ciel, je sais que l'hiver respirait une haleine froide. C'était un samedi après-midi comme les autres, langoureux, insupportablement habituel, j'avais trop bu de café, ce qui n'empêcha pas le téléphone de sonner : on m'appela pour me dire qu'une voix étrangère – qui déforma mon nom – me demandait. Ma lassitude intérieure me poussa à faire patienter deux longues minutes cette voix dont je ne savais pas encore qu'elle provenait d'outre-planète... Toujours hésitant, je me décidai à prendre le combiné, la voix me répondit : « Allô, bonjour, c'est Barbara ! » Stupéfaction, malaise, entrechoquement brutal du rêve et de la réalité. [...] Quand je lui exprimai ma jubilation ébahie, elle me répondit naturellement : « Eh bien, si vous m'avez donné votre numéro de téléphone, c'est pour que je vous appelle ? » Nous naviguâmes ensemble sur le fleuve en crue d'une conversation d'une demi-heure, j'étais un interlocuteur timide et bafouilleur, mais Barbara, elle, était très bavarde et vive. Elle me dit qu'il était très important d'être soi-même sur scène, face au public, qu'il ne fallait pas construire une image, que chacun avait sa place dans le spectacle, mais qu'il fallait beaucoup de persévérance et de foi en soi. Elle me promit même qu'elle viendrait me voir, si je la prévenais, lors de l'un de mes passages dans une MJC. Elle m'affirma qu'il était

plus facile de débiter aujourd'hui qu'à son époque. Avec un soupçon de tendre nostalgie, elle me confia les difficultés qu'elle avait rencontrées avec Jacques Brel pour atteindre la télévision d'il y a longtemps, puis en riant elle ajouta qu'aujourd'hui c'est elle qui la fuyait. [...] Elle me confia même que le plus beau spectacle qu'elle avait vu de sa vie était celui de Jacques Higelin au Casino de Paris. Sa voix transpirait une chaude tendresse, et quand elle me dit : « Au revoir, à bientôt, je peux vous appeler Alain ? », j'ai compris qu'il était inutile de tenter de la retenir, qu'elle allait regagner ses ténèbres familières, entourée de ses oiseaux de nuit, ses potions magiques, ses grigris, et dans « le soir qui se penche », d'un geste de sa longue cape noire, quitter le monde des vivants pour un mois, un an, un siècle.

Cette « rencontre du troisième type » me laisse groggy, fébrile, euphorique. À tel point qu'il me faut bien du temps pour m'en remettre. D'autant qu'au cours de notre conversation, Barbara n'a pas hésité à fredonner des extraits de mes chansons qui ont, semble-t-il, touché sa corde sensible. Et puis, m'a-t-elle confié, ma cassette se trouve « au plus proche d'elle ». C'est-à-dire parmi ses propres bandes de travail !

Peut-on imaginer un tel privilège quand on est un chanteur en herbe qui adule Barbara ?

Dès sa parution, je prends soin de lui envoyer le fameux article et, comble du bonheur, sur une feuille découpée dans son propre cahier de chansons, elle écrit cette lettre sans ponctuation, emplie de mots délicats, attentionnés et... à la fois distants et complices :

Alain, bonjour oui j'ai vu.

Merci d'avoir si joliment parlé de moi, merci pour votre discrétion.

Je sais que vous ne donnerez jamais mon adresse.

Comment allez-vous ?

J'ai perdu votre téléphone [sic] et, plus grave, égaré votre cassette !

Oh, je travaille pour Gérard Depardieu et pour moi.

Nous allons tous les deux avec le même bonheur et la même crainte vers vous tous qui me manquez tellement.

Je vous embrasse

Barbara

P.S. Redonnez-moi votre tél., si vous voulez bien !

Pouvais-je me douter à l'époque que ces échanges étaient l'entrée en matière d'une relation fidèle, mais entrecoupée de longs instants de silence, qui allait durer dix ans ? Dix ans où elle allait se pencher sur moi et mon parcours artistique, avec assiduité et bienveillance.

C'est toujours au moment où je m'y attendais le moins qu'elle me téléphonait. Et si le plus souvent elle m'abordait avec drôlerie, fantaisie, tout en faisant preuve d'un sens de l'écoute digne d'une psychologue, il lui arrivait d'emprunter un ton ferme dont, avec le recul, je m'apercevais qu'il dissimulait un désir de protection : « Mais qu'est-ce que vous me faites ? Si vous voulez réussir dans le métier, il faut que vous vous engagiez pleinement dans votre art ! Sans rien attendre de personne. C'est ce que nous avons fait, Jacques Brel et moi, et on ne nous a pas aidés ! Bien au contraire ! »

Au départ, elle qualifiait mes chansons, dont cet hommage aux accents flamenco qui lui était dédié, de « très jolies » :

*Quel est cet oiseau qui survole ma nuit  
Comme un ange noir dans la fureur gitane  
Quel est cet oiseau qui m'envole et s'enfuit  
Au profond des couleurs de la nuit diaphane...*

À partir des années 1990, où mon écriture a gagné en consistance et maturité, Barbara décide que j'ai du « talent ».

Aussi, quand elle apprend que je suis programmé au Tourtour – un théâtre situé rue Quincampoix, à Paris, qui a vu l'émergence de nombreux jeunes chanteurs –, me convoque-t-elle, chez elle, à Précy, pour « travailler ». Je me pince pour y croire !

En cet après-midi de novembre 1992, j'arrive en avance aux abords de son antre que j'identifie d'emblée tant il est conforme au mythe barbaresque. Son allure de ferme austère et ténébreuse, dont les murs ensèrent un jardin de curé, ses volets verts tous clos pour décourager le visiteur inopiné, indiquent en effet que vit là un personnage hors du commun des mortels.

Terrifié, je me réfugie un instant dans ma voiture puis, sachant que la dame repousse les retardataires, à 15 heures tapantes, je me résous à frapper à sa porte où, en guise de sonnette, se trouve une impressionnante main de fatma...

Une femme discrète et sympathique m'ouvre et me fait patienter dans une pièce en clair-obscur : « Elle se prépare, elle arrive tout de suite ! » me glisse-t-elle à l'oreille.

Soudain, vêtue d'une longue robe noire, le cheveu en queue-de-cheval, et le visage mangé de lunettes fumées, Barbara surgit ! Chaleureuse, volubile, altière, elle m'invite à la suivre dans un salon où, à mon intention, on a dressé une table garnie de pâtisseries alléchantes auxquelles elle ne touchera pas. « Mangez ! Mais, mangez ! » m'ordonne-t-elle.

Tandis que nous parlons du « métier » qui, selon elle, accueille les artistes de tous styles et sensibilités confondus, pourvu qu'ils aient la foi, elle m'observe avec une acuité pénétrante. À tel point que j'éprouve le plus grand mal à porter ma tasse de thé jusqu'à mes lèvres...

Bientôt, elle m'entraîne dans son théâtre de répétition, qu'elle a baptisé « la grange aux loups », en hommage à la rue imaginaire qui hante sa chanson « Nantes ».

Là, je lui tends une bande-son réalisée avec mes musiciens, qu'elle diffuse dans un magnétophone qu'elle maîtrise mal, puis, la peur au ventre, je me jette à l'eau.

Au bout de deux titres, elle m'interrompt d'un ton sec : « C'est hypocrite, vous chantez hypocrite ! Je veux vous entendre chanter comme quand vous faites l'amour, je veux entendre le plus intime de votre voix ! Recommencez ! »

Je reprends donc, face à une Barbara qui, le geste nerveux et saccadé, virevolte, arpente la pièce de long en large, avant de se rasseoir. Tout à coup la voici qui vrombit : « Non, mais si vous voulez on arrête tout ! Vous avez envie d'être hypocrite, libre à vous, mais sur scène ça ne passera pas ! Si vous ne voulez pas aller vers l'autre, c'est votre problème !... Bon, continuez ! »

Puisant en moi un courage insoupçonné, j'attaque une chanson humoristique qu'elle me laisse interpréter jusqu'à sa fin. Apparemment apaisée, elle m'adresse cette remarque : « Votre bras gauche ! Votre bras gauche est mou, vous n'en avez pas le contrôle, alors il faudra exagérer ce tic ! Sur scène, il faut toujours exagérer ses défauts pour que le public pense que vous maîtrisez votre façon de vous offrir à lui ! »

Remis en confiance, j'achève mon mini-tour de chant. Et tout en esquissant un sourire tendre, elle m'adresse ces mots d'une voix douce et féline : « Bon, c'est pas si mal ! Et n'oubliez pas, on chante comme on fait l'amour ! Éclatez-vous sur scène ! »

Aussi directs fussent-ils, je comprendrais par la suite que ces commentaires étaient empreints de générosité bienveillante.

À Précycy, le temps a suspendu son vol et, tandis que le ciel de novembre se teinte de couleurs crépusculaires, sonne déjà l'heure des adieux. Elle m'accompagne jusqu'au seuil de sa porte où la diva imposante se métamorphose en tantine attentionnée : « Ne prenez pas froid dehors, faites attention sur la route, attendez ! Emportez ce gâteau ! Je viendrai vous voir chanter, promis ! »

Foi de Barbara !

Quand on a côtoyé un si puissant personnage, devant qui on s'est dépouillé de tout ornement pour chanter avec ses tripes, dans la vie on n'a plus peur de rien !

Pour preuve, les 10 et 11 avril 1994, au théâtre du Tourtour, le chanteur timide et emprunté que j'étais fera place à un artiste qui semble tout connaître des ficelles de la scène. Grâce à elle, j'ai appris à dompter ma peur afin de faire d'elle une alliée, voire une matière créatrice. Don de soi, naturel, autorité et mise à nu sans retenue sont les clés du spectacle, mais aussi des armes redoutables qui servent à vaincre l'adversité de l'existence.

En outre, alors que je n'en avais pas encore conscience, je crois que cette femme extralucide avait deviné que je ne désirais pas m'engager pleinement dans la chanson. Et elle avait raison. Au fond de moi je redoutais la célébrité, la pression des producteurs qui poussent les artistes, souvent fragiles, à atteindre le sommet du succès qu'ils craignent de perdre au fil de leur carrière. Aussi se dopent-ils souvent et finissent-ils par oublier la saveur du bonheur simple et sain.

« À toute exhibition ma nature est rétive », chantait Brassens. Si j'avais dû contrarier ma nature pudique et indépendante, j'aurais sans doute sombré dans la folie ou les paradis artificiels. C'est pourquoi le métier de biographe, qui me permet d'évoluer dans une lumière en clair-obscur, conjugué à une activité de chanteur que j'exerce de façon indépendante, par pur plaisir, et sans contrainte aucune, semble être ma « voix » de salut.

La seconde fois que j'ai rencontré Barbara en chair et en mots, c'était en janvier 1995, à une époque où, confrontée à la maladie, elle avait accompli, la mort dans l'âme, le deuil de la scène.

À cette époque, j'étais programmé, durant un mois, au théâtre des Déchargeurs, à Paris et, destiné à la préparation de ces concerts, notre rendez-vous allait se dérouler dans

une ambiance de fantaisie et d'humour. Autant de dérobades destinées à divertir sa solitude et son silence scénique.

Au départ, la diva insomniaque avait exigé que j'arrivasse chez elle à 7 heures sonnantes. Arguant que la circulation francilienne est dense aux lueurs matinales, je finis par la convaincre de me recevoir deux heures plus tard.

« Comme d'habitude », je frappe à sa porte où m'accueille avec gentillesse une femme de couleur qui me demande de patienter. Au bout d'un instant qui me paraît une éternité, l'hôtesse des lieux surgit enfin, me salue sans dire un mot, et me tend une feuille de papier où, en gros et au feutre noir, elle a inscrit ces mots : « C'est le matin, alors on ne parle pas ! »

Mi-gêné, mi-amusé, je me mure dans ce silence imposé jusqu'à ce que la malicieuse apporte un nouvel « écriteau » : « On ne parle pas, mais on peut rire ! »

L'ambiance se détend et, en phase avec son attitude fantasque et joyeuse, je commence à travailler avec elle durant des heures où elle se montre disponible et généreuse. La séance se clôt dans son jardin baigné d'une timide et frileuse lumière d'hiver... J'apprendrai par la suite qu'elle avait aussi joué à ce « jeu du silence » avec Jacques Higelin et une célèbre photographe...

De cette ultime rencontre physique avec elle, je conserve l'heureux souvenir de nos fous rires partagés...

Avec Barbara, j'ai aussi partagé des tranches de vie... moins flamboyantes que, par pudeur, je n'évoquerai que du bout des mots.

Disons que la devineuse, l'extralucide, est parvenue à extirper de ma mémoire un drame d'enfance qui, à la suite d'un « évanouissement psychique », était tombé dans les oubliettes de mon âme.

Je n'oublierai jamais cette femme-là, ni son empathie, ni sa grandeur d'âme. Et la phrase magique, qu'elle a prononcée pour apaiser mes maux, est restée gravée au fond de mon âme

comme un emblème : « On traverse tous des couloirs, mais il faut les traverser “pour” et non pas “contre” les couloirs... »

Jeudi 27 novembre 1997, cimetière de Bagneux, mon ultime rendez-vous avec la « dame brune ».

En ce jour, je suis fébrile, grippé, sous le ciel gris délavé qui répand un parfum lourd et sulfureux de fin du monde.

Il n'est pas 10 heures quand j'arrive devant le carré israélite de la quatrième division de l'avenue Max-Dormoy, où se tient le caveau de la famille Brodsky.

Il est encore tôt. Autour de moi rôde une jeune créature blonde, teint de cire, pâleur de cierge, robe blanche : à quel rendez-vous d'amour mystérieux, se rend-elle ?

Elle jette sur moi un regard complice et profond.

Elle...

Déjà la foule s'amoncelle, des adolescentes aux cheveux de geai coupés court, tout de noir vêtues, un essaim de gays bardé de chaînes et de cuir qui lancent un cri sauvagement désespéré : « Après la mort de Barbara, tout doit disparaître ! »

Les journalistes flashent quand commence le défilé des peuples : Muriel Robin, Catherine Lara, Luc Plamondon, Catherine Trautmann – alors ministre de la Culture –, Jack Lang, Jean-Michel Boris, Alice Dona, Annie Girardot, Jean-Claude Brialy au bras de Fanny Ardant, Enrico Macias, Pierre Tchernia, Guillaume Depardieu...

Statut de saltimbanque oblige, Jacques Higelin se tient un peu à l'écart et guide les pas d'une Brigitte Fontaine égarée et chancelante.

Yves Duteil est là aussi, désemparé, près de la pierre tombale qu'il semble enlacer.

Mais, au milieu de cette foule étouffante de deux mille personnes, comment faire pour rejoindre Isabelle Mayereau, la seule personne avec qui je puisse épancher ma peine ?

Bientôt, une voix, souffle rauque automnal, violon blessé par le chagrin, jaillit des haut-parleurs : « C'est l'automne que

tu aimes, mais pour nous, c'est glacial, sœur, au revoir, dors en paix, je t'aime ! » S'agit-il de la longue dame brune qui vient de renaître de ses cendres ? Même timbre, mêmes intonations... climat de confusion. Non, elle provient d'une petite femme blonde, de Régine, sa sœur cadette.

Puis, à l'issue d'une longue attente, présence virile rassurante dans cet amas d'âmes embrumées, surgit Gérard Depardieu : « Les sanglots longs des violons de l'automne, bercent mon cœur d'une langueur monotone... Tu te méfiais de novembre, il me reste tes joies, tu chantais l'au-delà, chante encore, tu vis maintenant dans ton île aux mimosas, je t'aime, mon ange ! »

Au moment où le cortège s'éparpille, retentit le chant des fidèles qui, comme à l'âge d'or des rappels de Pantin ou du Châtelet, reprend en chœur : « Une petite cantate », « L'aigle noir », « Dis, quand reviendras-tu ? » Alors, dans le ciel de novembre apparaît un frisson de soleil.

Mais cette fois-ci, la chanteuse ne reviendra plus jamais et dans mon cœur ont poussé de soyeuses églantines noires, comme elle éternelles...

Barbara chant contre silence. Un silence pareil à celui de la marée qui se retire une nuit de pleine lune, à l'heure où les loups délaissent leur tanière pour vagabonder sur les vagues de nos rêves.

Et là sur ma peau, tout près de ma gorge, une morsure de tendre succube qui jamais ne cicatrisera...

Bien avant d'écrire ses mémoires, Barbara avait coutume de justifier son choix de n'accorder que de rares interviews en ces termes : « Moi, je n'ai rien à dire. Le peu que j'aie à dire, je l'écris dans mes chansons. »

Aujourd'hui qu'elle nous laisse une œuvre en héritage, on s'aperçoit qu'elle avait raison. Sa discrétion médiatique est inversement proportionnelle à l'impudeur – qu'elle qualifiait volontiers d'« indécence » – manifestée dans ses chansons